

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XI — N° 2
DÉCEMBRE 1932

SOMMAIRE

Réception de MM. Emmanuel Walberg et Francis Vielé-Griffin	43
Discours de M. Maurice Wilmotte	43
Discours de M. Emmanuel Walberg	48
Discours de M. Albert Mockel	65
Discours de M. Vielé-Griffin	77

Réception de
MM. Emmanuel Walberg et Francis Vielé-Griffin

La séance est ouverte à 3 heures, en présence de S. M. la Reine.

M. Gustave Charlier, directeur, préside. A ses côtés siègent MM. Emmanuel Walberg, Francis Vielé-Griffin, Hubert Stiernet, vice-directeur, Albert Mockel, Maurice Wilmotte, et Gustave Vauzype, secrétaire perpétuel.

Discours de M. Maurice Wilmotte

Mon cher Confrère,

Le premier souvenir qu'évoque en moi votre nom, c'est ma rencontre assez plaisante avec le douanier chargé d'inspecter mes valises, lorsque le 26 novembre 1925, je débarquai à Malmö, sur le sol suédois. En quittant le *ferry-boat* qui m'amenait du Danemark, je dus bien me soumettre à la désagréable formalité que nous connaissons tous. Mon ignorance de la langue suédoise m'aurait peut-être joué un vilain tour, si je n'avais eu l'inspiration de demander le chef de poste et de lui dire qui j'étais et que vous m'aviez invité à faire des conférences.

Votre nom eut sur ce modeste fonctionnaire un effet magique. Il me fit un signe amical, alla me chercher un journal où ces conférences étaient annoncées et où l'on avait eu l'aimable pensée de reproduire mes traits. Après qu'il se fut assuré de l'identité physique du personnage, dont votre presse daignait s'occuper, et du voyageur quelque peu interloqué que j'étais, votre compatriote, d'un geste large, me signifia que j'étais dispensé de l'ennuyeuse visite des bagages. Ce fut, mon cher confrère, votre premier bienfait.

Le second ne m'est pas moins présent, veuillez le croire. Bien que sept ans se soient écoulés je vous revois encore m'accueillant au seuil de votre cité, me recevant chez vous avec un généreux empressement et m'honorant de votre présence, lorsque l'Université de Lund me permit de monter pendant quelques instants dans cette chaire, qu'après Frédéric Wulff, vous avez illustrée.

Je n'avais pas attendu jusqu'à ce jour, vous vous en doutez bien, pour reconnaître en vous l'un des maîtres de l'érudition philologique et, parmi les éditeurs de nos vieux textes, peut-être celui qui, par l'ensemble et la qualité de ses travaux, nous console le moins malaisément de la perte que nous a causée en France la mort de Gaston Paris, en Allemagne, celle de Wendelin Foerster.

Dur métier que le vôtre ! Quelle abnégation il demande ! Vous en avez accepté les servitudes avec un si complet renoncement que les tâches connexes d'historien des lettres n'ont pu vous en détourner longtemps, malgré l'attrait qu'elles devaient exercer sur un esprit aiguisé comme le vôtre. Cela ne veut pas dire, du reste, que vous les ayez négligées. En étudiant l'évolution des sons latins dans un patois engadin, vous avez prouvé que l'alpinisme se conciliait fort bien avec les méticuleuses enquêtes du phonétiste exercé ; et d'autre part, l'examen des sources hagiographiques du vieux poème sur Thomas Becket, publié par vous, a démontré que, si vous l'aviez voulu, vous auriez fait de l'histoire littéraire une étude aussi fructueuse que celle de nos textes anciens. C'est à ces derniers que votre activité s'est pourtant vouée avec prédilection. Lire des manuscrits, souvent à demi indéchiffrables, les comparer minutieusement, en confronter les leçons, compter les vers, en peser les syllabes, en redresser les boitements, en démêler le sens parfois obscur, puis, cela fait, constituer un texte toujours hypothétique mais aussi proche qu'il se peut d'un original perdu, en dresser l'inventaire lexicologique après en avoir justifié les particularités grammaticales et dénoué les énigmes historiques, remonter enfin à ses origines, dépister les modèles qu'a suivis l'auteur, surveiller et rectifier au besoin celui-ci, être en un mot son tuteur, son interprète et son juge, voilà une part seulement du fardeau qui a pesé sur vos épaules.

Ce fardeau vous l'avez allégrement porté, mon cher confrère, si allégrement que nul n'a songé dans votre patrie à vous en décharger, fût-ce pour un temps. Je vois autour de vous des linguistes et quelques-uns du premier mérite, des dialectologues et des lexicographes. Tel de vos jeunes collègues s'est attaché à l'étude du style de nos vieux poètes ; tel autre, au vocabulaire du plus fameux de nos romans. Personne ne s'est hasardé à vous concurrencer dans un emploi où votre maîtrise s'était, dès le premier essai, brillamment affirmée.

Au surplus, vous avez eu des devanciers qui vous avaient très tôt indiqué la voie. Comment ne pas être émerveillé du zèle méthodique qui, depuis un demi-siècle, a fait créer dans les Universités scandinaves des séminaires de philologie romane, où le français est tout particulièrement en honneur ! Notre maître à tous, à jamais regretté, Gaston Paris, l'a dit dans des termes que je voudrais pouvoir répéter ici, lui à qui ses seuls élèves suédois purent, le jour où il eut cinquante ans, offrir un magnifique recueil d'études, gage de leur gratitude et de leur admiration.

Evoquer Gaston Paris, qui fut votre maître comme le mien, est-il une meilleure introduction à l'éloge de notre regretté confrère Kristoffer Nyrop, dont vous allez occuper le siège ? Kristoffer Nyrop avait voué, à celui qui fut son guide et son ami, une affection dont je puis témoigner ici. Car aussi bien à Paris ou à Bruxelles qu'à Copenhague où il voulut bien m'accueillir et me présenter à un public de choix, il ne manqua pas une occasion de me redire, en ce joli français qu'il parlait avec l'accent allégre d'un Montmartrois, les heures inoubliables passées dans l'intimité de notre initiateur à tous.

Gaston Paris fut pour ses disciples plus et mieux qu'un professeur. Nous l'aimions pour ses hautes vertus d'humaniste, pour ses qualités morales que seuls les grands éducateurs possèdent, et qu'ils font, si j'ose dire, refluer en ondes invisibles sur ceux dont la sensibilité s'apparente à la leur.

Kristoffer Nyrop a connu cette joie comme nous-mêmes. Son œuvre personnelle en porte la marque. Il eut beau consacrer la plus grande partie de son temps à de patientes recherches grammaticales et, avec une ingéniosité qui dépassait le niveau d'une curiosité systématique, collectionner des menus faits pour en dégager certaines lois, pour établir la continuité de certains traits du langage, il n'oublia point pour cela qu'un savant est un homme, qu'une solidarité très particulière le lie à ses pareils par-dessus les frontières.

Et quand le malheur s'abattit sur nous, Belges, il se fit l'avocat de notre cause avec une ardeur dont nous ne lui serons jamais assez reconnaissants. Nos maîtres, dans les geôles allemandes, ont mururé son nom et, s'ils étaient moins aptes que vous et moi à louer son savoir, ils étaient peut-être mieux placés pour juger de la no-

blesse d'une attitude qui lui coûta l'amitié de ses collègues d'Outre-Rhin, si elle soulagea sa conscience d'homme.

Mais je craindrais en insistant de diminuer le plaisir de l'auditoire, qui attend de votre bouche l'éloge du grand défunt que vous allez remplacer ici. Permettez-moi donc de me tourner de nouveau vers vous, pour vous faire un aveu, dépouillé d'artifice.

J'ai, trop rapidement, indiqué les titres essentiels que vous aviez à un choix, qui n'a rencontré parmi nous aucun contradicteur. Vos belles éditions des *Vers de la Mort*, du *Bestiaire* de Philippe de Thann, de la *Vie de S^t Thomas le martyr* s'imposaient depuis longtemps à notre attention respectueuse, et nous ne pouvions oublier que le second de ces ouvrages avait été dédié à une Belge, la reine Aëlis de Louvain, épouse de Henri I^{er} d'Angleterre.

Mais mon cœur de Wallon fut attiré vers vous par d'autres curiosités de votre large érudition. Celle-ci s'est promenée sur l'étendue du domaine roman : italien, espagnol, rhéto-roman, tout vous a intéressé. Pourtant il semble qu'une certaine prédilection dût vous incliner vers nous. En donnant vos corrections du *Poème Moral*, ce texte liégeois, vous facilitiez le travail de mon distingué confrère, M. Bayot, qui allait rééditer le texte pour notre Académie. C'était déjà une façon de vous agréger à celle-ci ; mais vous ne pouviez vous en douter en 1925. Moi-même, j'ai exposé les arguments d'ordre technique, m'inclinant à restituer à la Wallonie un autre texte, sur lequel s'est exercé votre sagacité. Plus récemment encore, vous avez étudié, dans de courts mémoires, des vieux mots de nos dialectes orientaux. Cette insistance, qui nous touche fort, n'était-ce pas une façon, ingénieuse et discrète à la fois, de poser votre candidature à un des sièges étrangers de notre Académie ? C'était tout au moins une façon de nous encourager à vous prier de vous y asseoir.

Au surplus permettez-moi, en finissant, de rappeler à ceux qui m'entendent, qu'avant vous, nous avons été fiers et heureux d'accueillir une de vos compatriotes, que des raisons bien différentes (*le cœur a ses raisons...* a dit Pascal) ont décidée à une naturalisation plus complète que la vôtre en ce pays. Ce n'est pas un prince de la science ou des lettres, c'est tout bonnement une princesse du sang et, en l'accueillant avec ferveur, notre peuple lui a signifié qu'il était

d'aimable complicité avec un fils de ses rois, uniquement attentif à l'appel de son cœur.

Vous m'excuserez de clore cette harangue déjà bien longue, et qui vous est consacrée, par une allusion politique, étrangère à vos préoccupations quotidiennes. Étrangère, peut-être ? Indifférente, assurément non ! Les petites nations ont, dans les affreux temps que nous traversons, des devoirs de solidarité réciproque si graves que ce n'est pas trop des unions dynastiques et des ententes scientifiques combinées, pour les rassurer contre le péril de demain.

Discours de M. Emmanuel Walberg

Madame,

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi d'abord d'exprimer à mes chers confrères de l'Académie de Langue et de Littérature françaises ma profonde et respectueuse gratitude pour le grand, le trop grand honneur qu'ils m'ont fait en m'accueillant parmi eux. Malgré les paroles aimables que mon illustre collègue M. Maurice Wilmotte vient de m'adresser, et pour lesquelles je le remercie vivement, je sais mieux que personne combien je suis peu digne de cette haute distinction.

Certes, je ne garderai bien de dire du mal de moi-même : ce serait abaisser l'Académie en la personne de l'un de ses membres, puisque, grâce à votre indulgente bienveillance, Messieurs, je suis désormais des vôtres. D'autre part, j'ai bien compris tout de suite que ce qui m'a ouvert les portes de l'Académie ce ne sont pas en première ligne mes modestes titres d'éditeur et de commentateur d'anciens textes français, ni même le fait que, par suite de circonstances aussi heureuses pour moi que fortuites, j'ai été amené, au cours de mes études, à m'occuper quelquefois de textes ou de vocables vieux-wallons. J'ai compris, — et cela m'a préservé de toute vanité, — que vous avez voulu donner, par votre choix, un témoignage d'estime aux serviteurs de la langue française épars dans les pays du Nord, où vous aviez déjà élu, cette fois si justement, mon regretté prédécesseur, et que, si vous avez porté vos regards vers la Suède, vous aviez pour cela des raisons particulières — celles justement que M. Wilmotte vient d'indiquer.

Il est exact que depuis cinquante à soixante ans les études romanes, et notamment l'étude du français, sont cultivées avec ardeur dans les universités suédoises. Souhaitons que cet état de choses continue à l'avenir ; mon pays n'en pourra tirer qu'avantages. Vous savez

aussi que le peuple suédois, qui éprouve pour la noble et glorieuse nation belge une vive sympathie et une admiration sincère, a salué avec enthousiasme l'heureuse union conclue, il y a six ans, presque jour pour jour, entre S. A. R. le prince héritier de Belgique et une princesse de la Maison royale de Suède, union qui a déjà contribué à rendre plus étroites et plus cordiales les relations entre nos deux pays, si bien faits pour s'entendre. Vous avez eu, Messieurs, la généreuse pensée de marquer, par votre geste courtois, la réciprocité de nos sentiments amicaux.

Le fauteuil dans lequel vous m'invitez à prendre place est celui d'un homme qui a été pour moi, pendant plus de trente ans, un ami cher et admiré : Kristoffer Nyrop. Vous comprenez sans peine, Messieurs, que, si ma reconnaissance envers vous s'en trouve accrue, la tâche qui m'incombe, à moi, simple ouvrier dans un coin du vaste domaine de la philologie romane, de faire devant cette assemblée l'éloge d'un maître aussi illustre et aussi cher à vos cœurs, ne paraisse lourde et m'intimide. Puissé-je ne pas rester trop au-dessous de votre attente.

* * *

Kristoffer Nyrop appartenait à une famille cultivée, dont on a retracé l'histoire jusqu'au milieu du XVII^e siècle (1). Comme beaucoup de noms de famille, celui de Nyrop est originairement un nom de lieu. Il y a encore en Danemark plusieurs endroits qui sont appelés ainsi. *Nyrop* (ou *Nyrup*, les deux formes existent) provient de *Nylorp*, qui correspond à l'allemand *Neudorf*, au néerlandais *Nieuwdorp* (*Niedorp* et même *Nierop*), c'est-à-dire « village (ou hameau) nouveau ». Aussi certains membres de la famille Nyrop ont-ils, en s'inscrivant sur les registres de l'Université de Copenhague, vers la fin du XVII^e siècle, grécisé — ou gréco-latinisé — leur nom en *Neocomius*, de *νέος* « nouveau » et *κώμη* « village ».

Dans l'ascendance directe de Kr. Nyrop, on voit toute une série

(1) Voir C. Nyrop, *Slægten Nyrop. Nogle biografiske oplysninger*. 2^e éd., Copenhague, 1908.

de pasteurs, dont l'un était même monté sur le siège épiscopal de Kristiansand, en Norvège, au début du XVIII^e siècle ; en ce temps, la Norvège était de fait une province danoise. Le quatrième de ces pasteurs eut dix-huit enfants ⁽¹⁾ (de deux lits, il est vrai) ; le dernier-né de ses fils, Camille Nyrop, père de Kristoffer, devint un homme remarquable. De son métier il était fabricant d'appareils chirurgicaux et orthopédiques et jouissait en cette qualité d'une haute renommée, même à l'étranger. Il inventa, construisit et décrivit, dans des brochures ou des revues médicales, un grand nombre d'instruments qui rendirent d'excellents services aux chirurgiens. Aussi est-ce un médecin qui, devenu ministre, lui conféra le titre de professeur, distinction rare parmi les industriels. Il eut aussi une nombreuse famille, de onze enfants. Deux d'entre eux continuèrent avec succès l'activité paternelle, et la firme existe encore. Un autre, également appelé Camille, fit son droit à l'Université, mais il fut surtout connu comme historien de l'industrie danoise. Lui aussi obtint le titre de professeur *honoris causa*. L'avant-dernier des onze était Kristoffer (ou Christophe) Nyrop.

Christophe Nyrop naquit à Copenhague le 11 janvier 1858. Il fit des études solides, mais non particulièrement brillantes, paraît-il, dans un collège de sa ville natale. En tout cas, on dit que ses professeurs ne se doutèrent pas alors de la carrière qu'il devait fournir plus tard ⁽²⁾. Dans son enfance, il montrait un tel goût pour les fleurs et les plantes que son père songea quelque temps à faire de lui un horticulteur ⁽³⁾. Heureusement, il ne fut pas donné suite à cette idée. Au collège, deux des professeurs eurent une forte influence sur le jeune garçon et l'inclinèrent vers l'étude des langues, notamment du français. A la sortie du collège, en 1875, sa résolution était prise : il voulait étudier les langues et les littératures romanes. Il semble d'ailleurs avoir été plus clairvoyant que ses maîtres ; en rentrant à la maison après avoir passé avec succès le baccalauréat,

(1) L'un d'eux, pasteur lui aussi, fut père de celui qui créa le magnifique hôtel de ville de Copenhague, l'architecte Martin Nyrop (mort en 1921).

(2) Cf. Chr. Sandfeld, dans le *Bulletin de l'Académie royale des sciences et des lettres de Danemark*, juin 1930-mai 1931, p. 102.

(3) C. Nyrop. *o. c.*, p. 142.

il prit un morceau de papier et y écrivit, — en danois, — ces mots laconiques : agrégé — docteur — maître de conférences — professeur (1).

A cette époque-là, il n'existait pas, à l'Université de Copenhague, d'enseignement scientifique des langues romanes, et l'on n'avait encore en Danemark qu'une idée assez vague de la philologie moderne. On raconte (2) que des amis de la famille Nyrop, en entendant parler des projets d'avenir du jeune bachelier, crurent qu'il allait passer le temps de ses études universitaires — et pourquoi pas toute sa vie ? — à lire des romans à couverture jaune, tranquillement étendu sur un canapé. Ce n'est pas précisément ainsi que les choses se passèrent.

Après deux années d'études préparatoires, au cours desquelles il eut l'occasion de suivre, entre autres, le cours de grammaire comparée professé par l'éminent linguiste danois Vilhelm Thomsen, Nyrop se rendit à Paris au commencement de l'année scolaire 1877-1878, pour y faire son éducation de romaniste. Il y fut l'élève, et bientôt l'ami, de savants tels que Gaston Paris, Paul Meyer, Arsène Darmesteter, Léon Gautier, Emile Picot. C'est qu'il ne se contenta pas d'étudier, au Collège de France et à l'Ecole des Hautes Etudes, l'histoire du français et du provençal et celle de la littérature médiévale ; il suivit aussi l'enseignement de la paléographie à l'Ecole des Chartes et du roumain à l'Ecole des Langues orientales vivantes. L'amour qu'il conçut dans ces années de jeunesse pour la France, la civilisation et la langue françaises, il y resta fidèle toute sa vie. Son affection pour ses anciens maîtres parisiens, en premier lieu Gaston Paris, et plus tard pour leur mémoire, dura autant que lui-même. D'avoir eu le privilège d'étudier sous la direction de Gaston Paris, — ce grand savant dont il admirait non seulement l'immense savoir et l'intelligence pénétrante, mais aussi la haute conception de la science, — d'avoir été initié par ce maître incomparable à la saine méthode scientifique, Nyrop l'a toujours considéré comme une des choses les plus fortunées qui lui soient arrivées dans sa vie.

(1) Chr. Sandfeld, *l. c.*

(2) Cf. M. Roques, dans *Revue de l'Alliance française*, oct. 1931, p. 173.

Après avoir passé une année à Paris, Nyrop retourna à Copenhague, rempli d'enthousiasme pour la philologie romane qui venait de lui être révélée et avec un bagage déjà considérable de connaissances diverses, qu'il s'appliqua à accroître toujours davantage. Dès 1879 il fut reçu agrégé, soutint sa thèse de doctorat en 1886 et fut nommé maître de conférences deux ans plus tard. A cette époque, son nom était déjà connu et estimé dans le monde savant. Sa première publication avait été un essai littéraire sur Victor Hugo, imprimé dès 1877 comme feuilleton dans un journal danois. A l'âge de vingt et un ans, Nyrop publie un article intitulé *Une question de phonétique romane : t + r en provençal* ⁽¹⁾, où il explique le développement de *patrem* à *paire* par l'intermédiaire d'une forme *padre* (avec un *d* fricatif), en renvoyant au phénomène analogue qui s'est produit dans certains dialectes danois et ailleurs. Il y fait preuve d'une remarquable maturité de jugement, et son explication a été généralement admise.

La même année (1879) parut de sa main un mémoire contenant des remarques syntaxiques sur le participe passé en ancien français, et qui fut couronné par la Société de Philologie et d'Histoire de Copenhague. A peu près au même temps, Nyrop faisait imprimer dans la *Romania. Zeitschrift für roman. Philologie* et des revues danoises, outre de nombreux comptes rendus, diverses études de folklore et de littérature comparée qui témoignaient de l'étendue de ses lectures. Je ne mentionnerai ici que son étude sur la légende d'Ulysse et de Polyphème ⁽²⁾, qui, ainsi que le montre Nyrop, est une variante d'un « motif » très répandu. En 1880, Nyrop édita, en collaboration avec Emile Picot, un recueil de farces françaises des XV^e et XVI^e siècles, conservé dans un volume unique appartenant à la Bibliothèque Royale de Copenhague. De l'année 1882 date un petit livre, écrit en danois, sur l'étymologie populaire ⁽³⁾, en d'autres termes, sur des mots mal compris et transformés sous

(1) Dans *Det philologisk-historiske Samfunds Mindeskraft* (Copenhague, 1879), p. 47-54.

(2) *Sagnet om Odysseus og Polyphem*. Dans *Nordisk tidsskrift for filologi*, ny række, V, p. 216-255.

(3) *Sprogets vilde skud. Populaere strobemaerkninger om misforstaaede ord i daglig tale*. 133 p.

l'influence d'autres mots, plus connus et offrant quelque ressemblance de sens ou de son (c'est ainsi que *coule pointe*, de *culcita puncta*, « couverture piquée », est devenu *courlepointe*, que *cal-fater* + *feutre* a produit *calfeutrer*, ou que dans le parler populaire de nos jours du *laudanum* devient quelquefois du *lait d'ânon*, l'*huile de ricin* se change en *huile d'Henri cinq*, la *trachée-artère* en *tranchée-artère*, etc.). Les exemples réunis et étudiés par Nyrop sont empruntés surtout au danois, mais aussi à d'autres langues. Le livre eut beaucoup de succès dans les pays scandinaves et assura à l'auteur une notoriété qui ne fut pas limitée au cercle étroit des philologues.

Egalement en 1882, l'Université de Copenhague décernait à Nyrop sa médaille d'or pour un grand travail, en danois, consacré à « l'Histoire de l'épopée française au moyen âge »⁽¹⁾. Cet ouvrage, qui parut en librairie l'année suivante et qui fut traduit en italien par E. Gorra trois ans plus tard, est un exposé admirablement complet, clair et bien ordonné du sujet, accompagné d'une copieuse bibliographie. Chacun des anciens poèmes épiques qui nous sont parvenus y est étudié et analysé d'une façon concise. Le livre a rendu de grands services, et peut encore en rendre, bien que les recherches faites par d'éminents savants, pendant les vingt-cinq à trente dernières années, sur l'origine et l'évolution de l'épopée française aient jeté une lumière nouvelle sur bien des problèmes qui se rattachent au sujet et aient fait paraître pour le moins incertaines, voire même insoutenables, des théories qui autrefois étaient considérées comme assurées et qui sont présentées comme telles par Nyrop.

Après un long voyage à l'étranger, qui le mena en France, en Suisse, en Italie et aux états balkaniques, Nyrop publia, en 1885 un volume de « Mosaïques romanes »⁽²⁾, tableaux de mœurs, paysages et souvenirs personnels notés d'un style vif et alerte et qui témoignent de dons d'observation peu communs. L'auteur nous fait part des impressions que lui ont laissées, d'un côté, la Roumanie, sa nature, son peuple et sa culture, de l'autre la Provence et le mouvement « félibresque », qu'il a étudié auprès de Joseph Roumanille et de Frédéric Mistral. Chemin faisant, il raconte des

(1) *Den oldfranske helteedigtning*, XII, 491 p.

(2) *Romanske mosaiker. Kulturbilleder fra Rumaenien og Provence*, 229 p.

légendes et des traditions populaires à propos desquelles il établit, grâce à sa remarquable science dans ce domaine, des rapprochements suggestifs.

La thèse de doctoral de Nyrop, soutenue, je l'ai déjà dit, en 1886, traite de la flexion du genre dans l'adjectif et embrasse toutes les langues romanes (1). Les résultats de cette recherche minutieuse et approfondie n'offraient peut-être pas beaucoup de nouveau dans les grands traits, mais l'auteur apportait des précisions sur plusieurs points de détail, et son travail, écrit, comme tout ce qui est sorti de la plume de Nyrop, dans une forme impeccable, est plein de faits intéressants et d'observations justes. Dans une ample introduction, l'auteur donne un exposé clair et substantiel des idées des néo-grammairiens sur la question de la constance des lois phonétiques qui régissent l'évolution des langues, idées qui ont eu une si grande influence sur le développement de la linguistique et que Nyrop partageait en ce temps-là pleinement.

Quelques mois seulement après la thèse, un nouveau travail de Nyrop voyait le jour ; c'était « La Puissance du Nom » (2). Dans cette attachante étude de folklore, qui, bien entendu, ne prétend pas épuiser le sujet mais le présente, avec une riche documentation, sous de nombreux aspects, Nyrop passe en revue, chez les sauvages et les peuples civilisés, un grand nombre de croyances populaires relatives aux forces magiques, bienfaisantes ou le plus souvent malfaisantes, attribuées au nom d'êtres surhumains, de maladies, d'animaux ou de choses qu'il faut par conséquent éviter de nommer ou qu'il ne faut nommer qu'avec de grandes précautions, autrement dit, qui sont « tabou ». C'est pour cette raison que, par exemple, le petit carnassier, ennemi redoutable des poulailleurs et des colombiers, qui, autrefois s'appelait *moutoile* (latin *mustela*), — nom qui, d'ailleurs, existe encore dans plusieurs dialectes, — a reçu la désignation flatteuse de *belette*, c'est-à-dire « la petite jolie », ou que l'épilepsie a été dénommée *morbussacer* par les Romains, *le haut mal*, quelquefois *le bon mal*, voire même *le beau mal*, en français.

(1) *Adjektivernes koensboejning i de romanske sprog*, 185 p.

(2) *Navnets magt. En folkepsykologisk studie*, 97 p.

Cette énumération des principaux ouvrages de jeunesse de Nyrop vous aura donné, Messieurs, une idée de sa précoce érudition, de l'étendue surprenante de son information et de sa rare puissance de travail. Dès le début, il a partagé son intérêt et son activité entre la philologie, y compris l'histoire littéraire et le folklore, et la linguistique. A l'âge mûr, il a continué à mener de front ces recherches si diverses ; il en a même élargi le champ. C'est ainsi qu'il a publié des contributions à la critique textuelle aussi bien du vieux *Poema del Cid* espagnol que de la *Farce de Maître Pierre Patelin*, des études étymologiques, telles que *Histoire de deux mots français* (*Haricot, Parvois*) ⁽¹⁾, *Remarques étymologiques* ⁽²⁾, *Etymologie de Gord* ⁽³⁾, etc., et qu'il a écrit, à l'intention des étudiants, des manuels de phonétique, de prononciation et de métrique françaises, des grammaires de l'espagnol moderne et de l'italien moderne, des anthologies de textes français, espagnols et italiens, etc. De même il a composé des livres destinés au grand public instruit, mais où les hommes du métier trouvent également à apprendre. Je citerai « Une représentation dramatique au moyen âge » ⁽⁴⁾ et son étude ⁽⁵⁾ sur le thème du mari qui, obligé de s'absenter pour quelque temps, recommande à sa femme de répondre « Non » à tout ce qu'on lui dira, prescription qu'elle exécute à la lettre, avec un résultat tout contraire aux intentions du mari : en effet l'interlocuteur sait formuler ses demandes de telle façon que le déni, ou le refus, que prononce la jeune femme signifie en réalité un consentement à ce qu'il désire. (Figurez-vous par exemple, que Faust, dans le second acte de l'opéra de Gounod, en abordant Marguerite pour la première fois, au lieu de chanter : « Ne permettez-vous pas, ma belle demoiselle, qu'on vous offre le bras pour faire le chemin ? », demande en prose, mais en somme poliment : « Vous déplairait-il, mademoiselle, que, etc. » ; évidemment le « Non, monsieur » de Marguerite changerait singulièrement de sens.) Au même domaine appartient

* (1) Dans les *Historisk-filologiske meddelelser* de l'Académie de Copenhague, II, 1 ; cf. II, 6

(2) *Ibid.*, VIII, 2.

(3) *Ibid.*, XVI, 2.

(4) *En teaterforestilling i middelalderen*, 1892, 62 p.

(5) *Nej. Et motivs historie*, 1891, 172 p.

un autre livre, très érudit en même temps que très amusant, de Nyrop : « Le baiser et son histoire » à la lumière de la philologie ⁽¹⁾. Ce livre, dont le sujet fut, par des collègues peu sensibles à l'humour, jugé trop léger et compromettant pour le prestige de la science, retarda, m'a-t-on dit, d'un an ou deux l'entrée de Nyrop à l'Académie de Copenhague. (On ne badine pas avec la philologie!) — Mentionnons aussi que, de 1890 à 1903, Nyrop dirigea, avec ses collègues MM. Jespersen et Dahlerup, une revue de philologie et de folklore, *Dania*, dont les dix volumes parus renferment de nombreuses contributions signées du nom de Nyrop.

J'ai dit que Nyrop fut nommé maître de conférences à l'Université de Copenhague en 1888. Le titulaire de la chaire de langues romanes, récemment créée, était alors Thor Sundby. Celui-ci, qui avait commencé par des études juridiques, s'était ensuite tourné vers la littérature morale et scientifique du moyen âge. Après avoir publié un très bon livre sur « La vie et les œuvres de Brunetto Latini », paru en 1869, une édition du *Liber consolationis et consilii* d'Albertano da Brescia (1873), et, dans un autre ordre d'idées, une excellente étude sur Pascal (1877), il avait été nommé maître de conférences en 1878 et professeur ordinaire en 1887. Il était étranger aux tendances modernes et ne s'intéressait ni à l'étude historique de la langue ni à la phonétique descriptive. De plus, il était déjà affaibli par la maladie. Chr. Nyrop, jeune, énergique, possédant une compétence aussi profonde qu'étendue et doué d'un rare talent pédagogique, devint donc, en réalité, tout de suite le véritable représentant de sa discipline à l'Université de Copenhague ; c'est lui qui y a introduit l'étude de la philologie romane, dans le sens actuel du mot, comme son ami Jespersen l'a fait pour la philologie anglaise. Lorsque Sundby mourut, en 1891, Nyrop fut immédiatement appelé à lui succéder dans sa chaire. Il avait alors trente-six ans. La dernière étape de la carrière qu'ils s'était tracée dix-neuf ans plus tôt était atteinte.

Tout en travaillant sans relâche, Nyrop resta longtemps étonnamment jeune d'esprit et d'aspect. Au cours du voyage dont je parlais tout à l'heure, Nyrop, qui, nous le savons, avait déjà derrière

(1) *Kysset og dets historie*, 1897, 190 p. Trad. en anglais, en russe et en suédois.

lui une importante production littéraire et qui avait envoyé nombre d'écrits à l'éminent romaniste viennois Ad. Mussafia — d'origine dalmate — sans l'avoir jamais vu, voulut faire sa connaissance personnelle et, se trouvant de passage à Vienne, il alla lui rendre visite. Mussafia, qui habitait une maison entre cour et jardin, aperçut par la fenêtre Nyrop traversant la cour, et le prit pour un étudiant désireux de lui parler. Comme il était occupé et ne voulait pas être dérangé, il appela vite sa bonne et lui dit qu'il n'y était pour personne. Nyrop n'eut donc qu'à laisser sa carte, et s'en alla déçu. Heureusement, la bonne remit tout de suite la carte à son maître, et quand celui-ci y eut, à sa grande surprise, lu le nom de Nyrop, la bonne, non moins surprise, reçut l'ordre de courir après le visiteur éconduit et de le ramener à Mussafia. Ce qui fut fait, et Mussafia s'excusa de son quiproquo.

Cette anecdote, tout à fait authentique, n'est à vrai dire pas trop étonnante, car, bien que Nyrop fût déjà connu dans le monde des romanistes, il n'avait lors de cette visite que vingt-six ans. Quand je fis sa connaissance, en septembre 1900, il avait passé la quarantaine, et pourtant j'eus de la peine à me convaincre que je me trouvais devant le plus illustre des romanistes scandinaves et l'un des maîtres incontestés de sa science, l'auteur de tant de travaux remarquables, dont les premiers remontaient à vingt ans ou plus. Avec son teint rose, qu'il garda d'ailleurs jusqu'à sa mort, ses cheveux drus, sa taille svelte et droite, avec sa vivacité de parole et de geste, il paraissait encore un jeune homme. C'était un savant doublé d'un homme du monde obligeant et courtois, un causeur fin, spirituel et enjoué, non sans, parfois, une pointe de malice, malgré sa bonté foncière ; il aimait la littérature, l'art et la musique et même les sports : il faisait de la bicyclette et jouait au tennis. Il semblait très heureux — mais le malheur le guettait. Quelques mois après, Nyrop fut atteint d'un décollement de la rétine qui le priva de l'usage de l'œil gauche. Il continua à travailler comme par le passé, en prenant toutefois quelques mesures de précaution. Elles furent vaines, hélas ! Au commencement de 1906, il devint complètement aveugle. Durant une année entière, il abandonna tout travail scientifique et vécut à la campagne, abattu et désolé, ne voulant recevoir qui que ce fût. Par un effort héroïque de son énergie, et grâce à l'appui et aux encouragements de sa vaillante compagne,

Nyrop se releva cependant du coup terrible qui l'avait frappé ; il se remit au travail et, le Gouvernement danois lui ayant accordé les moyens nécessaires pour engager un secrétaire, il put même reprendre son enseignement universitaire.

Ici, j'ouvre une parenthèse. En juillet 1888, l'année même où il devint maître de conférences, Nyrop avait épousé une jeune Norvégienne, Mlle Marguerite Schjelderup. D'une famille où les dons artistiques sont fort développés, et elle-même excellente violoniste, Mlle Schjelderup avait étudié la musique pendant quelques années à Paris, puis à Weimar, et avait donné avec succès des concerts aussi bien à Paris qu'en Norvège. Après son mariage avec Chr. Nyrop elle se consacra uniquement à son mari et, plus tard, à leurs trois enfants (1). Pour pouvoir se rendre utile à son mari, — qui, déjà avant leur mariage, avait eu la main droite presque paralysée par des crampes et ne pouvait plus écrire (2), — M^{me} Nyrop se mit à apprendre l'italien et l'espagnol ; elle parlait déjà couramment le français. M^{me} Nyrop a traduit en danois quelques ouvrages espagnols et français, entre autres le *Roman d'un roi d'Ecosse*, de feu l'ambassadeur J. Jusserand, érudit distingué et grand ami de Chr. Nyrop. Le salon des Nyrop devint bientôt, et resta jusqu'à la mort du maître de la maison, un centre où se réunissaient tous ceux qui prenaient intérêt à la culture romane (3) et où les savants se rencontraient non seulement avec des collègues, mais aussi avec des diplomates, des écrivains et des artistes. Quand Nyrop eut connu le malheur de perdre définitivement la vue, sa femme lui fut d'un secours inestimable. Avec sa force d'âme et son dévouement sans bornes, elle le soutint constamment et l'aïda à vaincre les difficultés très diverses que lui créait son infirmité. Elle était la gardienne de son labeur, comme la confidente de ses pensées. Elle l'accompagnait dans tous ses voyages, assistait aux nombreuses conférences qu'il

(1) Un quatrième enfant, un petit garçon qui, en souvenir du maître admiré de son père, avait reçu au baptême les prénoms Gaston Bruno Paulin Paris, mourut moins d'une année après sa naissance.

(2) Plus tard, devenu aveugle, Nyrop essaya d'écrire à la machine, mais sa main le trahit de nouveau.

(3) Mentionnons à ce propos que Nyrop fut président de la section copénoisienne de l'Alliance française 1897-1901, de la Société belgo-danoise 1924-1930.

ne cessait de faire, à Copenhague et ailleurs. Aux séances de l'Académie des Sciences et des Lettres de Danemark (1), Mme Nyrop avait sa place réservée à côté du fauteuil de son mari. Vous-mêmes, Messieurs, vous l'avez vue et saluée lors de la réception de Christophe Nyrop, le 4 avril 1925, dans cette Académie, dont il avait été élu membre presque au lendemain de sa fondation. C'est devant vous que mon regretté prédécesseur lui a rendu cet émouvant témoignage que, sans elle, il aurait été un homme perdu. Vous comprendrez donc que, parlant ici de Christophe Nyrop, je n'aie pu me dispenser de dire quelques mots de sa noble compagne, qui, elle aussi, a bien mérité de la science et a droit à notre reconnaissante admiration. —

A partir du semestre d'automne 1907, donc, Nyrop recommença à faire ses cours à l'Université de Copenhague. Il a dit lui-même l'angoisse qui lui serra la gorge au moment où il allait prendre la parole pour la première fois après sa longue absence. Serait-il capable de parler sans manuscrit, sans pouvoir s'aider d'une seule note, en se fiant uniquement à sa mémoire ? Pensez au tour de force qu'il faut accomplir, par exemple, pour réciter, traduire et commenter dans tous ses détails un texte, en vers ou en prose, sans rien voir. Nyrop avait prié un de ses collègues et amis, le philosophe H. Hoeffding, d'assister au premier cours. Il parla ce jour-là de quelques questions de phonétique historique, d'ordre général. Hoeffding, très impressionné, le félicita vivement. Nyrop reprit confiance et résolut d'aller de l'avant, se rappelant ces vers d'un grand poète français, Alfred de Vigny, frappé, lui aussi, d'un mal incurable :

Gémir, pleurer, prier est également lâche ;
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche.
(*La Mort du Loup*).

En effet, il continua pendant vingt et un ans sans défaillance les devoirs professionnels de l'enseignement, des examens, présidant aussi, de temps en temps, diverses commissions. Son enseignement resta, comme par le passé, très apprécié et très suivi ; parmi ses auditeurs se voyaient souvent des personnes étrangères à l'Univer-

(1) Nyrop en était membre depuis 1899.

sité qui étaient attirées par le sujet traité ou par la façon captivante dont le maître savait l'exposer. En 1914, une seconde chaire avait été créée à l'Université de Copenhague, pour les langues romanes ; Nyrop put, depuis lors, choisir plus librement, pour ses cours, les sujets qui l'intéressaient plus particulièrement. A plusieurs reprises il fut invité à donner des conférences à l'étranger : au Collège de France en 1911, à la Sorbonne, — qui le créa docteur ès lettres *honoris causa*. — en 1921, et à l'Université de Strasbourg la même année. Ces conférences obtinrent le plus vif succès, par leur valeur intrinsèque et aussi à cause de la perfection absolue avec laquelle Nyrop parlait et prononçait le français.

En même temps que son enseignement, Nyrop reprit son activité littéraire, s'habituant peu à peu à travailler à l'aide des yeux d'un lecteur et d'un secrétaire. Aucun ralentissement ne s'y fit voir. La bibliographie de Nyrop, dressée par son gendre, M. Gunnar Skov, ne compte pas moins de 371 numéros, dont plus de 200 tombent après l'année 1906. Bien entendu, la majorité sont des mémoires relativement courts, études grammaticales, lexicographiques ou folkloriques, articles de revues ou de journaux, mais de toute façon, cette fécondité, dans les circonstances données, tient du prodige.

Si variées qu'aient été les curiosités et les connaissances de Chr. Nyrop, si nombreux que soient les sujets dont il s'est occupé, c'est à la langue française et son histoire qu'il a voué le meilleur de son temps et de ses forces. Il connaissait et possédait cette langue d'une façon magistrale ; qu'il s'agit du vieux français, du français classique ou du français d'aujourd'hui, pour ne pas dire de demain, il était également « à la page ». Aussi est-ce dans ce domaine que nous trouvons son œuvre maîtresse, celle qui constitue son principal titre de gloire et assurera une longue vie à son nom ; je parle de sa *Grammaire historique de la langue française*, en six grands volumes. Nyrop était encore jeune quand il conçut le projet d'une grammaire qui donnerait un aperçu des différentes phases qu'a parcourues la langue française, depuis ses origines, représentées par les plus anciens textes, voire même le latin vulgaire, jusqu'à sa forme la plus moderne. Comme il le disait modestement dans la préface du premier volume, paru en 1899 et dédié à Gaston Paris, son but était surtout pédagogique ; il désirait, en se restreignant aux problèmes les plus importants, résumer les résultats de la science moderne et donner

ainsi aux romanistes débutants un guide clair et pratique, aux professeurs d'Université un manuel qui, grâce à un appareil bibliographique détaillé, pût servir de base à leurs cours et exercices. Ce but a été pleinement atteint, et même dépassé de beaucoup. Voici, très sommairement, la disposition des matières. Le premier volume commence par une succincte histoire externe de la langue française et de ses diverses périodes. Vient ensuite la phonétique ou l'histoire de l'évolution des sons du français. Le tome II, paru en 1903, comprend la morphologie, le troisième, la formation des mots. Ce volume, qui fut publié en 1908, était sans doute en partie prêt avant que Nyrop fût atteint de cécité. Quant à la sémantique, ou la science du changement de sens des mots, qui occupe le tome IV de la *Grammaire*, paru en 1913, Nyrop en avait, douze ans auparavant, exposé les grandes lignes dans un excellent livre de vulgarisation intitulé « La vie des mots » (*Ordenes liv*), ce qui lui facilita en quelque mesure la tâche. Pour les deux volumes restants, consacrés à la syntaxe et publiés en 1925 et 1930 respectivement, il a dû les composer et les élaborer, d'un bout à l'autre, étant déjà privé de la vue.

L'excellence de cette grammaire en tant que manuel à l'usage des étudiants est prouvée par le fait qu'on s'en sert, si je ne m'abuse, dans toutes les universités où le français fait l'objet d'une étude scientifique. Mais c'est en même temps, par la richesse de l'information, la variété et la précision des exemples recueillis, la sûreté de l'analyse comme de la critique et par la clarté de l'exposition — cette qualité bien française qui est peut-être le trait dominant de la physionomie intellectuelle de Nyrop — c'est, dis-je, pour tous les romanistes un merveilleux instrument de travail auquel ils ne recourront jamais sans profit. Je ne m'étendrai pas davantage sur les mérites de cette œuvre, admirable à plus d'un point de vue et qui valut à son auteur de multiples distinctions scientifiques (1). Qu'il me soit permis seulement de citer quelques lignes d'un collègue parisien (2), qui résume comme suit son opinion sur l'ouvrage

(1) Nyrop devint correspondant de l'Institut de France en 1912, associé en 1920. En outre, il était membre étranger ou correspondant de nombreuses Académies de Belgique, de Finlande, d'Italie et de Suède.

(2) M. Roques, *o. c.*, p. 175.

de Nyrop : « C'est, me semble-t-il, une rare fortune pour notre langue que d'avoir suscité dans le même temps la puissante *Histoire* où Ferdinand Brunot fait reparaitre toute la vie de la nation dans le miroir de son langage et la *Grammaire* où Nyrop a méthodiquement fixé les aspects de notre grammaire à travers dix siècles. »

L'image, nécessairement fragmentaire, que je viens de tracer de mon prédécesseur et ami serait par trop incomplète si je n'évoquais devant vous, au moins en quelques mots, des souvenirs que, en réalité, vous n'avez eu garde d'oublier, et auxquels, d'ailleurs, M. Wilmotte a fait allusion tout à l'heure. Vous savez bien, Messieurs et chers Confrères, que l'Académie a perdu en Nyrop non seulement un membre hautement estimé mais aussi un ami fervent de votre pays, comme de la France. Lorsque la guerre mondiale éclata, lorsque la Belgique, malgré sa neutralité reconnue et garantie, fut attaquée et envahie, et la France en danger, tout l'être de Nyrop s'émut et, sans hésiter un instant, il embrassa avec ardeur la cause des Alliés. Par la parole et par l'écrit, il prit lui-même part à la lutte. Vous rappellerai-je ses nombreux articles, publiés d'abord dans des journaux danois, bientôt traduits en français et réunis en un volume intitulé *Guerre et civilisation*, sa précieuse plaquette *France* ou cette autre, non moins saisissante : *L'Arrestation des professeurs belges et l'Université de Gand ?* Grâce à sa situation de citoyen d'un pays neutre et à ses nombreuses relations, Nyrop put contribuer efficacement à soulager quelques-unes des misères que la guerre amena à sa suite, notamment en entreprenant ou en secondant, avec un zèle jamais lassé, des recherches pour retrouver les traces de jeunes soldats disparus dont les parents angoissés ignoraient le sort.

En 1916, fut publié à Copenhague un livre danois intitulé *Belgien* et contenant une série d'articles sur la littérature, l'art et l'histoire de la Belgique. Nyrop, qui y avait collaboré, fut chargé par le comité de rédaction de présenter un exemplaire de cette publication au ministre de Belgique à Copenhague, et il prononça en cette occasion un discours éloquent, qui fut imprimé sous le titre de *Hommage à la Belgique*. J'en extrais les lignes suivantes, qui font encore vibrer tout cœur ouvert aux sentiments élevés : « A ces trois Belges [c'est-à-dire la Belgique médiévale, la Belgique classique et la Belgique du XIX^e siècle, que l'orateur venait de

caractériser brièvement toutes], à ces trois Belgiques s'en est superposée une quatrième, encore plus belle, encore plus grande et plus grandiose que les précédentes, la Belgique martyre, qui, depuis le mois d'août 1914, arrache au monde entier des cris farouches de douleur, d'indignation et d'admiration... Elle a donné à l'humanité effarée une leçon de morale, la plus haute qu'on puisse imaginer. Leçon de loyauté et de magnanimité, de patriotisme et d'héroïsme, d'abnégation et d'endurance... Jamais le génie belge ne s'est manifesté d'une manière plus élevée qu'à l'heure actuelle. Jamais il ne s'est révélé plus grand ; jamais son influence n'a été plus profonde, plus universelle. »

La guerre bouleversa Nyrop si fortement et préoccupa son esprit à un tel point que pendant longtemps il lui fut impossible de se livrer à des travaux scientifiques de longue haleine. L'achèvement de sa *Grammaire* en fut considérablement retardé ; mais nous savons que, grâce à sa ténacité, il ne l'en mena pas moins à bonne fin. Ce fut pour lui une immense joie que de pouvoir, malgré tous les obstacles qui avaient failli lui barrer le chemin, livrer au monde savant, en octobre 1930, le sixième et dernier volume de son monumental ouvrage. Il avait alors près de soixante-treize ans. Au printemps de 1928, il avait pris sa retraite comme professeur, salué et acclamé, à l'occasion de son dernier cours, par un auditoire d'élèves et d'amis qui faisait déborder la salle, à laquelle les fleurs et la verdure dont on l'avait parée donnaient l'aspect d'une serre. Malgré son âge, Nyrop ne pensa pas un instant à prendre du repos. Il n'avait rien perdu de sa curiosité d'esprit, et ses lectures paraissaient pour ainsi dire sans limites. En février de l'année dernière, il faisait paraître un volume de mélanges ⁽¹⁾, dont le premier chapitre, de soixante-six pages, est une recherche aussi érudite que divertissante sur « La politesse étudiée à la lumière de la langue et de l'histoire de la civilisation », le deuxième examine « Ce que c'est qu'un gentleman », le troisième traite « Du tabac et de l'usage de fumer », etc. En même temps Nyrop poussait activement les préparatifs de la quatrième édition remaniée du tome I^{er} de sa Grammaire.

(1) *Ordnes liv, IV*, 216 p.

Mai il était écrit que Nyrop ne verrait pas paraître cette nouvelle édition. Il commença tout à coup à éprouver des troubles cardiaques, et dut bientôt se résigner à entrer dans une clinique. Une cure tonifiante parut d'abord donner de bons résultats. Un des derniers jours du mois de mars j'allai le voir. Il était levé ; il se sentait mieux et était de bonne humeur. Il me parlait de ses projets ; notamment il se réjouissait d'aller, en juin, à Paris, où il était invité à assister au jubilé du Collège de France, et à faire une conférence à l'Institut d'Etudes scandinaves de la Sorbonne. Et il espérait pouvoir en même temps rendre visite à ses amis et confrères de Belgique. En attendant, il comptait rester encore une ou deux semaines à la clinique pour reprendre des forces. Je le quittai sans trop d'inquiétude. Malheureusement, quelques jours plus tard, il prit froid, et bientôt une pneumonie se déclara à laquelle le cœur affaibli ne put pas résister longtemps. On eut cependant le temps d'appeler à son chevet ses enfants, qui accoururent du Jutland, de Paris et de Finlande, où ils sont établis, et qui eurent le suprême réconfort de trouver leur père encore lucide. Il s'éteignit dans la matinée du 13 avril 1931. Selon son propre désir, l'enterrement, qui eut lieu deux jours après, se fit sans aucun appareil. On n'en avait même annoncé ni le jour, ni l'heure.

Christophe Nyrop est mort en pleine vigueur d'esprit, et la science pouvait encore attendre de lui d'excellentes contributions. Malgré son infirmité, et malgré des accès de mélancolie, — comme bien on pense, sa sérénité n'était parfois qu'apparente —, il savait jouir des plaisirs intellectuels que la vie peut offrir à qui les goûte. Ses amis auraient donc souhaité pour lui une vie plus longue. Et cependant, il est consolant de penser qu'il aura du moins échappé au malheur de sentir diminuer ses forces, de se trouver peut-être réduit à l'inaction, ce qui pour lui eût été pire que la mort.

Le bon ouvrier repose, après avoir travaillé fidèlement jusqu'au bout. Son œuvre lui survit. Le nom de Christophe Nyrop restera honoré comme celui d'un des plus éminents savants qui aient illustré la philologie romane. Dans les cœurs de ceux qui l'ont connu et aimé, les traits de sa noble figure ne s'effaceront pas.

Discours de M. Albert Mockel.

Mon cher poète,

Je vous dois l'une des joies les plus pures qui puissent échoir à un écrivain : celle d'accueillir parmi ses frères d'armes, et de saluer en leur nom, un créateur lyrique dont le génie naturel et le noble talent lui sont chers entre tous, — un homme dont le cœur et le caractère appellent et retiennent la sympathie et le respect. Et comment cette joie ne serait-elle pas doublée lorsqu'elle réveille, comme aujourd'hui, les souvenirs d'une franche et virile amitié, vieille de quarante années ?

Mais que mes collègues de l'Académie me pardonnent ! Je n'ai guère le droit d'invoquer un sentiment personnel, puisqu'il ne m'est point particulier. Vous avez été choisi, mon cher poète, par l'unanimité de nos suffrages ; vous ne comptez ici que des amis et des admirateurs.

Nos membres étrangers sont en très petit nombre : dix seulement, au total, pour nos deux sections ; et nous les invitons à se considérer comme nôtres, à prendre part, s'ils le veulent, à nos réunions, à nos travaux. Nous rendons ainsi hommage, en leur personne, à la langue française qui nous unit à eux puisqu'ils l'aiment et qu'ils la pratiquent comme nous. Ils en manifestent par leurs œuvres la rayonnante universalité. Ils sont les fruits opulents et magnifiques de cette culture à qui nos âmes d'écrivains et d'artistes doivent la sève nourricière ; ils appartiennent à la *France de l'esprit* qui déborde et ignore les frontières.

Qui donc mieux que vous pourrait la représenter, cette France de l'esprit qui laisse intacte dans nos cœurs la patrie de chacun de nous ? Il n'est point de poète plus français que vous par l'inspiration. C'est en France que vous avez appris à penser. Du Collège Stanislas à l'École de Droit, toutes vos études vous les avez faites à Paris. Vous avez vu la Seine se refléter dans vos fenêtres de

l'Ile-St-Louis ; durant de longues années, vous avez entendu les vieux omnibus ébranler d'un fracas de mitraille le pavé parisien, avant d'aller vous-même dans la Touraine, dans la Dordogne, chercher un plus silencieux décor pour votre rêverie ; et pourrais-je oublier l'offrande si délicate, si émouvante aussi, de l'édition collective de vos premiers ouvrages, dédiée « au fin parler de France » ?

Mais il n'est pas non plus de citoyen américain qui le soit plus authentiquement que vous. Je me penche sur vos origines : j'inspecte sévèrement votre double lignage. Comme un juge d'instruction, je m'efforce de vous prendre en faute... Peines perdues : je ne trouve partout que le sang virginien le plus pur. Le général Vielé, votre père, avait fait la guerre du Mexique et la guerre de Sécession. Lorsque, devenu gouverneur militaire de Norfolk, il épousa Teresa Griffin, votre mère, ce mariage réunit deux rameaux d'un arbre qui, depuis plusieurs siècles, s'était enraciné dans le sol national. Vos huit bisaïeux sont nés en Amérique, et dans les armées de George Washington une centaine de volontaires ont porté le nom de Vielé. Ce sont là, dans votre pays, des titres de noblesse.

Il faut bien que les vieilles familles des Etats-Unis trouvent leurs origines de ce côté-ci de l'océan. Il venait de Lyon, ce Cornélis Vielé qui fonda votre race. Il était huguenot, voyait Richelieu tout puissant, et choisit le chemin de l'exil. Quelques années plus tard les Griffin s'exilèrent à leur tour, chassés du pays de Galles par les puritains qui sont les huguenots d'Angleterre.

Ainsi, mon cher poète, si votre œuvre est d'inspiration catholique, vous devez la naissance à deux persécutions opposées. Un tel faisceau de circonstances avait de quoi vous incliner à la philosophie.

Mesdames et Messieurs, j'allais m'excuser de m'attarder dans l'immense Amérique ; mais voyez ce que j'y découvre : une femme, et notre compatriote ! Le fondateur de la famille Vielé, ce huguenot de Lyon qui abominait Richelieu, rencontra par delà la mer une jeune huguenote qui n'abominait pas moins les Espagnols ; et comme ils étaient tous deux de langue française, vous devinez qu'il l'épousa. Elle s'appelait Marie du Trieux, — un nom qui, pour nous, évoque le Hainaut, — et elle appartenait sans doute à cette petite colonie wallonne qui s'en fut, à travers l'Atlantique, fonder à l'embouchure de l'Hudson le paisible village de Manhattan. Le village s'est un peu développé depuis lors ; on assure que certaines

maisons y ont plus d'un étage... Il compte aujourd'hui quelques millions d'habitants, et on le nomme New-York.

Mon cher Francis Vielé-Griffin, j'aime cette Marie du Tricux, votre lointaine ancêtre, pour ce frêle lien, ténu comme un fil d'arantelle, léger comme un de ses cheveux, qui va d'elle jusqu'à vous et de votre patrie à la mienne. Même, il m'est arrivé de rêver d'elle et de le lui dire en secret. Je la vois très distinctement : franche et décidée, un peu volontaire mais de cœur frais et tendre, comme il sied à une vraie Wallonne. Mêlé à la puissante sève anglo-saxonne, un peu de son sang pur et vif ne subsiste-t-il pas dans votre cœur énergique et sensible ? Et puisque nous vivons en pleine légende, c'est-à-dire en pleine poésie, pourquoi ne pas imaginer que son charmant fantôme vous guida un jour, comme par la main, vers notre terre de Wallonie ?

Cette terre, vous l'avez vue pour la première fois à la fin de votre adolescence, et vous avez senti votre âme s'y éveiller. Quelques vers dont vous m'avez fait plus tard le précieux présent m'en feraient souvenir si je le pouvais oublier. Ils commençaient ainsi :

*Un peu de ton sourire, ô douce Wallonie,
Luil comme un loil lointain au fond de ma jeunesse...*

Puis, achevant le sonnet, vous disiez :

*Les fleurs naissent encore et la joie est pareille ;
Le rêve né de toi me suit encor dans l'ombre ;*

*La belle Loire, ô claire Amblève, s'enseuille,
Et m'inclinant, je bois dans l'eau rapide et bonne
Le refllet de la vie où tout espoir rayonne.*

Vous aviez été conquis par nos vallées, nos forêts, nos hautes Fagnes. Ce qui vous ramena vers nous, quelques années après, ce fut la poésie.

Une petite revue franco-belge, *La Wallonie*, paraissait alors à Liège. Au près du maître Stéphane Mallarmé et de quelques poètes belges, vous y retrouviez la plupart de vos émules, les poètes parisiens. Et vous arriviez les mains chargées de dons. Une livraison se

remplit tout entière de vos *Jeux parnassiens* où la polémique littéraire, réduite aux grâces de l'ironie, se travestit en sonnets légers et souriants. Mais je citerai surtout, parmi d'autres poèmes dont vous nous faisiez largesse, cette gerbe de chants lyriques où la méditation devant la vie s'interroge et s'approfondit, penchée sur le *Tombeau d'Hélène*. La *Jeune Belgique*, dirigée à ce moment par M. Valère Gille, s'honora elle aussi en publiant une page de vos vers lumineux. Il fallait donc bien que vous fussiez des nôtres, mon cher collègue ; il fallait que vous fussiez présent dans cette compagnie où deux groupes d'écrivains, rivaux d'autrefois, se sont réconciliés dans leur zèle commun pour la poésie.

Car il y avait bataille, en Belgique comme en France. Quelque chose fermentait dans les milieux littéraires. Une crise de puberté préluait aux forces de la jeunesse. Le mouvement quasi unanime d'une génération rebelle et fervente, avide d'émancipation et tendue vers l'idéalité, — ce mouvement de révolte contre le formalisme où la poésie étroitement enserrée apparaissait comme une colombe en cage, — ce mouvement d'indignation contre la bassesse d'un certain naturalisme ennemi de toute aspiration, — ce mouvement confus, mais toujours grandissant, qu'on appela le Symbolisme commençait à se manifester. Attaqué de toutes parts, il trouvait en vous un de ses plus fermes défenseurs.

Ah ! le beau temps que celui-là, pour quiconque se plaisait à la lutte !... Les partisans du vers libre y étaient soupçonnés de connivence avec les compagnons de Ravachol. Comme eux, ils savaient les fondements de l'Etat... Tel journaliste dénonçait le paisible salon de Stéphane Mallarmé, devenu un repaire de l'anarchie ; d'autres, tout confits d'indulgence, se bornaient à réclamer pour Mallarmé lui-même l'internement dans un asile d'aliénés. Epoque de fureurs déchainées ; jamais la sottise ne fut plus admirable. Mais époque cent fois bénie ! époque des cœurs largement ouverts, époque de ferveur généreuse et de foi. Un désintéressement héroïque était la règle de tous acceptée. On ne doutait de rien, ni surtout de la victoire.

En son idéalisme qui la haussait au-dessus d'elle-même, cette jeunesse dédaignait ce qui forme la prose de la vie. Elle ne s'intéressait qu'aux arts et à la poésie, — et, pour certains, à la spéculation philosophique. Elle acclamait les œuvres de Richard Wagner,

soutenait César Franck et son école, — un peu plus tard Claude Debussy. Elle s'exaltait sur Auguste Rodin, sur Puvis de Chavannes, et saluait l'avènement des néo-impressionnistes ; elle découvrait avec ravissement, non pas en général les préraphaélites anglais comme on l'a dit, mais les peintres primitifs d'Italie et de Flandre. Aux esprits les plus réfléchis, le vieux Schopenhauer offrait sa doctrine esthétique où le désir et la douleur s'évanouissent dans la contemplation de la beauté. Et nous pensions que l'égoïsme devait céder enfin au sentiment de l'harmonie.

En Belgique, les symbolistes s'appelaient Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe, Max Elskamp, Grégoire Le Roy, — un peu à l'écart, on entrevoyait Fernand Severin ; — ils furent rejoints par Georges Marlow, Paul Gérardy, Isi Collin, et firent bloc autour d'Emile Verhaeren, le vaste poète au cœur vaillant. A Paris, les trois grands méconnus, Verlaine, Villiers, Stéphane Mallarmé, avaient une garde d'honneur ; et auprès de vous, mon cher collègue, parmi les Edouard Dujardin, les Gustave Kahn, les Paul Adam, les Henri de Régnier, on distinguait l'ardeur enthousiaste de votre compatriote Stuart Merrill, le noble poète au cœur charmant.

Agé de 17 ans, Paul Fort préparait déjà les prouesses tumultueuses de son *théâtre d'art* que Lugné Poé développa si brillamment par la suite. Au café Vachette, Philippe Berthelot et Paul Souday écoutaient en souriant le fier poète Jean Moréas proclamer, d'une voix magnifiquement palikare, ses décrets sur la prosodie française. Certains soirs, le boulevard Saint-Michel était en effervescence : il y avait eu quelque banquet littéraire à *la Plume*, et l'on disputait sur la poésie dans toutes les brasseries du Quartier Latin.

De cette agitation souvent passionnée, rien ne subsistait dans la tranquille retraite où nous accueillait Stéphane Mallarmé. C'était le havre de paix, l'asile de la méditation. Les choses du dehors y apparaissaient comme filtrées, dépouillées de tout ce qui peut troubler une transparence limpide. Les sources de la poésie, l'art subtil de notre hôte n'en voulait garder dans les vers que l'image la plus pure ; et cet art il le pratiquait aussi dans la conversation. Point de mots inutiles. A qui n'avait rien de valable à dire, le silence offrait son permanent refuge. Rien de compassé pourtant, nul poids sur nos épaules, — et sans doute était-ce là le miracle — mais une

atmosphère musicale où la pensée s'épanouissait peu à peu dans une joie presque religieuse. Avec autant d'affection que de respect, et lui répondant par quelque phrase brève, nous écoutions le maître et l'ami vénéré. Le beau regard nous pénétrait de sa gravité bienveillante. La voix, un peu sourde, avait comme une douceur blessée, et de ces inflexions qui atteignent le plus profond de l'être. La causerie naissait de rien, — d'un fait banal, d'une réflexion quelconque, — se délivrait avec une grâce aisée, et s'élevait par degrés jusqu'à ces altitudes où le souffle s'arrête, car on touche aux demeures des dieux... Et lorsque nous quittions le modeste logis où, parmi toutes les distinctions de l'esprit et du langage, de telles richesses morales nous avaient été dispensées, nous nous sentions le cœur plus ferme, le front purifié, l'âme plus grande et plus claire.

Mallarmé dissertait savamment de l'esthétique. Il nous révélait les conditions essentielles du poème conçu comme une entité absolue, et n'ayant d'autre but que d'éveiller en nous le chant des voix secrètes. Ce que nous enseignait encore le maître, ce n'était point l'art de composer des vers, — ni surtout des vers comme les siens, — il nous apprenait à regarder en face notre devoir d'artistes, à comprendre le caractère sacré de la poésie, et à rester dignes d'elle.

Mais ce que la poésie devait être pour chacun de nous, il nous laissait le soin de le trouver. Et nous cherchions.

Que voulaient donc les symbolistes ?

Dans leur ensemble, on peut avancer qu'ils furent guidés surtout par un double désir de libération. Ils voulaient libérer les formes de la poésie, leur concéder plus de souplesse, plus de diversité, une richesse mélodique toujours renouvelée. D'autre part, ils voulaient dégager la poésie de tout ce qui n'est pas elle-même, — sociologie, didactisme, archéologie, précisions trop sèches, anecdotes rimées, parures artificielles, — pour la restituer ainsi dans sa pure essence musicale, car toute poésie est un chant. Certes, il y eut de notables divergences : ici, comme dans le Romantisme, les efforts demeureraient parfois dispersés. Mais cette double aspiration vers la liberté du lyrisme fut sans aucun doute celle de nos meilleurs poètes, et chez aucun d'eux elle ne se manifesta avec une plénitude plus parfaite que chez vous, mon cher confrère.

Qui pourra parler du vers libre sans qu'aussitôt surgisse l'image de Francis Vielé-Griffin ?

Si vous n'avez pas absolument inventé le vers libre, — car il y avait eu Rimbaud, Gustave Kahn, — vous avez tout au moins inventé le vôtre ; la forme que vous maniez avec une sûreté magistrale ne doit rien qu'à vous-même, et pour prouver la qualité du nouvel instrument vous n'avez pas eu besoin de recourir à des démonstrations théoriques ; il vous a suffi d'en jouer à merveille. Aussi votre exemple fut-il persuasif, et, si le vers libre a conquis sa place dans nos lettres, c'est, pour une grande part, à vos propres vers qu'on le doit. Quand Charles van Lerberghe entreprend de composer en vers libres la *Chanson d'Eve*, cet enchantement, il cite les noms de deux poètes qu'il choisit comme ses modèles — et l'un d'eux est Francis Vielé-Griffin.

Mon cher confrère, il faut résolument en prendre votre parti : vous porterez devant l'histoire une responsabilité que j'estime glorieuse.

Aux bons vieux murs de la métrique, le poème s'attachait comme un espalier. Nous avons goûté, nous goûterons encore le suc généreux des fruits ainsi obtenus. Mais, si j'en crois les pépiniéristes, ce mode de culture « convient mal à certaines variétés vigoureuses ». Votre poème à vous est cet arbre en plein vent qui grandit tel que Dieu l'a créé.

Ce que vous demandiez au vers libre, c'était le moyen d'atteindre de plus près à votre vérité. C'est pour cela qu'il fut à vos yeux une « conquête morale ». D'autres y ont cherché une nouvelle nuance mélodique, une harmonie fluide et légère, des glissements de rythmes et de timbres comme en réalisa bientôt Debussy, ce symboliste de la musique. Sans négliger de pareilles trouvailles, vous poursuiviez avant tout une plus parfaite sincérité de la diction. Avec la liberté, vous retrouviez la pleine aisance des mouvements, toute la grâce du naturel.

Or il faut bien, à ce propos, vous faire entendre quelques vérités un peu dures. Apprenez donc, monsieur, quelle fut votre insolence. Vous avez voulu vous montrer naturel ! Intolérable prétention, et presque monstrueuse à une époque où l'art se confondait trop souvent avec l'artifice, — où nos délicieuses compagnes manifestaient, dans leurs toilettes, un zèle unanime et touchant à ne

rien garder des lignes de la femme... Vos sentiments, vous les exprimiez avec naturel ! Si quelques-uns, dès lors, n'ont pas compris votre lyrisme sans emphase, n'en accusez que votre témérité. Vous avez aimé le naturel jusque dans la forme ; pouviez-vous donc vous étonner lorsque l'honnête Emile Faguet, pour conclure un article d'ailleurs empli de votre éloge, s'avisait de transcrire en manière de prose un de vos beaux poèmes et crut, de très bonne foi, n'y avoir ainsi rien changé ?

Le naturel, je le sais bien, ne se joint pas nécessairement au goût des champs et des forêts. Toujours est-il qu'il ne s'en sépare guère. Songez à La Fontaine ; voyez, plus près de nous, Marceline Desbordes-Valmore et, en Belgique, Fernand Severin. Certes, nos grands classiques ne furent pas étrangers à la nature ; mais, — j'en atteste un remarquable livre de notre confrère M. Gustave Charlier, — ils la limitaient volontiers à nos mœurs et à nos passions, à ce qu'on pourrait appeler la nature propre de l'homme. Celle des guérets, des prés et des feuillages les captivait beaucoup moins ; et longtemps après eux, malgré le renouvellement de la prose, le vers français continua de refléter le même état d'esprit.

Dans une précieuse étude qu'il vous a consacrée, M. Robert de Souza remarque avec justesse que « jadis les fonds lyriques étaient de cour, de ville ou de théâtre, — un décor, et un décor fermé. »

Rien de plus exact si le point de départ est le règne de Louis XIV. Pendant près de deux siècles la poésie, en France, fut surtout citadine. A l'époque du Parnasse elle l'était exclusivement, à moins qu'elle ne revêtît une couleur exotique. Vous, au contraire, vous ignorez la ville dans votre œuvre. Tout s'y passe entre la terre maternelle et l'infini des cieux. Vos décors préférés, vos images favorites, vous les empruntez à la vie des campagnes. Vous les voyez en peintre autant qu'en poète, et en peintre du plein air. C'est la fenaison dans les prés, et dans les vergers la cueillette. C'est la grandeur nue de l'hiver, la magnificence des moissons, et cette chaleur de la cuvée où fermente le vin futur. Parfois même le refrain d'une ronde populaire achève de nous situer au village. Quelle saveur saine et franche dans vos tableaux de la Touraine ! Quelle simplicité dans la douceur idéale de vivre où résonnent vos *Chansons à l'ombre*, — et quelle palpitation humaine dans l'émotion du songeur que vous êtes, lorsque l'âme médite, se confronte à ce

qu'elle voit, et se conforte par un viril espoir ! Un souffle plus frais a caressé nos fronts. L'air est sapide et salubre, vivifiant et parfumé... Ah ! que nous sommes loin de la ville et loin de la littérature, — mais que nous sommes bien en pleine poésie !

Votre œuvre est ivre de jeunesse ; elle est ivre de santé. Santé physique assurément et, plus encore, santé morale. Elle réagit contre cette lassitude de l'âme que le talent d'un Maurice Barrès avait mise à la mode, et qu'il enveloppait de belles images languissantes où la volupté se mêlait à la mort.

Le Symbolisme eut jadis quelque mal à se libérer de la couleur livresque dont la prestigieuse *Salammbô* de Flaubert avait ébloui tous les yeux. C'était là un lointain héritage du romantisme pictural. Vous avez fait l'effort d'oublier les musées et les livres devant les feuillets blancs où s'inscrivaient vos poèmes. Vous avez accueilli la Légende, car à l'inverse de l'Histoire, elle est au-dessus du temps ; et cette légende elle-même vous l'avez transposée ou inventée, la créant en toute liberté, — la *découvrant* plutôt, comme une émanation du fleuve, des arbres et des hameaux autour de vous.

Prenons comme exemple un de vos chefs-d'œuvre, *Le Porcher*. Il vous valut, je crois, l'indignation de Leconte de Lisle. Un porcher, évoqué dans la langue des dieux ! Leconte de Lisle ne vous pardonnait point cette offense à la majesté des Muses. Mon respect pour un tel poète m'oblige à supposer qu'il n'avait lu, de ces pages admirables, rien que le titre voué à son mépris. Car ce que vous avez écrit là, c'est le drame éternel de l'être isolé à qui la vie est une marâtre. Pour lui, les hommes n'ont que dédain et les femmes à peine de la pitié, — mais il garde le tragique, l'inutile trésor d'un amour qui n'a pu se donner.

Voici encore un de vos symboles. Belle, sage et désirable, la jeune Yeldis va chevauchant ; et c'est la course des soupirants autour d'elle. Plusieurs des poursuivants se lassent, bientôt rompus et dépassés ; le plus fier, le plus fort va la conquérir enfin... Mais tel autre, — et peut-être l'a-t-il le mieux aimée, — s'arrêtera spontanément, certain de la posséder toujours en son cœur ; car il est de ceux dont l'âme est profonde, et qui savent fixer la forme fuyante de la joie.

Vous vous aventurez aussi dans la légende nordique et c'est pour l'imprégner de votre esprit. Les barbares que vous y faites agir ne

sont pas sans ressembler parfois à des chrétiens avant la lettre : *Wieland* forge l'épée mais se refuse à la vengeance, et la chaste *Swanhilde* sacrifie à la paix des hommes sa faiblesse intrépide. Puis, vous évoquez dans l'histoire les reines authentiquement chrétiennes et la théorie sacrée des saintes. Elles reçoivent le dépôt de votre pensée pour nous la restituer en poésie, et je veux dire ici combien sont touchantes vos héroïnes mystiques, en leur candeur, en leur simplicité, comme en la vaillance de leur ferme propos.

Or, voici que la Grèce antique vous ouvre ses golfes de lumière. Elle n'est point sévèrement drapée dans le péplos et l'himation, mais comme elle porte avec aisance le chiton aux plis légers ! Comme elle nous apparaît vivante, ainsi ! Qu'elle semble vraie et proche de nous ! Votre vannier hellène épris d'une illusion, — et ce chevrier d'Arcadie, silencieux parce qu'il écoute les voix de la nature, — on les imaginerait aussi bien dans la Provence pour le premier, pour le second dans notre Ardenne. Et c'est parfait ainsi ; car ce n'est point la couleur locale qui vous sollicite, ni cette parure vainement pittoresque, mais l'humble et profond cœur de l'homme, lequel ne change guère. Que vous nous contiez la *Légende ailée de Bellérophon hippalide*, votre ton ne se haussera qu'à peine, et pas davantage si vous suscitez les grandes figures de *Pindare* et de *Sapho*. Pour vous, ces personnages sont de vivants symboles. A travers eux, c'est votre émotion qui nous atteint ; et ce que vous étudiez en eux, c'est un conflit moral, ou l'éclosion du génie, ou l'idéalité suprême de l'amour, blessé jusqu'à la mort pour n'avoir été que vulgairement compris.

Vous rejoignez ici nos poètes classiques, qui plaçaient dans le cœur humain les mobiles et le sens dernier de leurs tragédies. J'étonnerai peut-être certains de vos lecteurs en affirmant qu'il y a, dans vos œuvres, quelque chose de la vertu cornélienne. Chez vous, la conscience a moins d'impitoyable rigueur, j'allais dire moins d'inhumanité. Elle reste pourtant cornélienne par le culte du devoir, la honte de penser bassement, ou, comme dans votre *Phocas*, la vocation d'agir avec noblesse. Mais quelle extrême délicatesse dans votre sentiment lorsqu'il se penche sur la femme ! Jean de Cours en admirait la fraîcheur ; Robert de Souza en a dit l'exceptionnelle pureté. Amour et pitié à la fois pour l'être charmant et fragile. Tendresse pudique et protectrice d'un frère aîné... S'il vous faut

absolument immoler une de vos héroïnes, votre sensibilité d'homme fort gémit de cette douceur sacrifiée ; et il semble alors que votre poésie s'agenouille auprès d'elle et lui pose un baiser sur le front.

Respect généreux pour la femme, — et respect de nous-même. Si l'amour nous ravit, qu'il nous soit un principe d'énergie morale et d'action. Que la beauté exalte en nous ce qui peut nous grandir.

Véls-toi des beaulés qui le créent !

Ce vers, que vous prêtez à la magnanime Sapho, n'exprime-t-il pas l'essentiel de votre philosophie ? Pour vous, le but est de se réaliser, ou, mieux encore, de s'accomplir.

Madame,
Mesdames, Messieurs,

À l'inauguration du monument d'Emile Verhaeren, à Paris, M. Paul Valéry prononça d'éloquents paroles dont je voudrais citer quelques-unes. L'orateur y oppose à la transformation industrielle de notre civilisation le fonds primitif et permanent de la vie. « L'homme moderne, dit-il, a mis sa grandeur hors de soi... Mais par ses souvenirs, par ses instincts, par ce qu'il a de plus tendre et de plus intime, cet homme appartient encore au *monde naturel*, au monde qui fut vierge, et qui ne contenait jadis que des phénomènes spontanés. »

À ces mots riches de sens, je n'ajouterai qu'une brève conclusion. Ce *monde naturel*, ce monde qui fut vierge, — et qui, pour nous, le reste encore, — ce monde-là est celui du fier écrivain que nous recevons aujourd'hui, grand poète de la nature vivante, et de l'homme qui demeure fidèle à celle-ci avec simplicité.

Mon cher Francis Vielé-Griffin,

Je ne me flatte point d'avoir, par ce discours, pénétré dans votre œuvre jusqu'à l'asile le plus profond où la poésie ouvre ses yeux d'Immortelle. La notion de la poésie est incommunicable, sauf par la poésie elle-même. Qui n'en a pas en soi le germe, l'ignorera toujours. On peut en suggérer la merveille par les effets de son enchantement, et c'est l'allègement de tout l'être, un ravissement secret et parfois douloureux comme l'amour ; c'est une élévation

de notre esprit, et l'épanouissement de ce qu'il y a en nous de plus intime, de plus vital. Mais définir la poésie serait la borner, et par conséquent la nier puisqu'elle ne se connaît pas de limites. Elle va de l'âme qui rayonne à l'âme qui s'éclaire... C'est tout.

Et je songe à cette sentence du philosophe Lao-Tseu, sur l'essence du *Tao* divin :

« Ceux qui le savent ne le disent pas ; ceux qui le disent ne le savent point. »

Discours de M. Vielé-Griffin

Mes chers collègues,

En l'appelant à siéger parmi vous, c'est au poète symboliste que vous témoignez votre attention ; c'est donc de la poésie et du symbolisme qu'il lui sera loisible de vous entretenir, sans avoir à redouter de tromper votre attente, mais non sans avoir exprimé à quel point il a ressenti, et l'honneur conféré à l'art qu'il sert, et la sympathie personnelle que souligna votre vote unanime.

A défaut, donc, de l'éloge d'un prédécesseur qui aurait pu être l'un de vos grands poètes — un Verhaeren, un Van Lerberghe, un Severin, un Elskamp — de qui l'œuvre, filtrant comme une lumière au travers de l'analyse émue, aurait pu éclairer, des chaudes couleurs d'un vitrail votif, des paroles dédiées par l'admiration et l'amitié, je dirai simplement ma rencontre avec la Wallonie, mère de tant de poètes.

Au cours d'une conversation, notée par son fils François, Victor Hugo donne une classification improvisée des poètes :

« On trouve, dans la poésie, dit le grand lyrique équilibré, des représentants du bien et du mal. Alfred de Musset et Mérimée sont les représentants du mal ; ce sont des penseurs, mais des penseurs néfastes. Musset met de la dépravation dans tout ce qu'il fait, dit et écrit » (N'oublions pas que Musset fut prôné par ordre, sous le Second Empire, cependant qu'il était bien vu, alors, d'ignorer l'exilé volontaire de Guernesey) » Ce sont les génies du mal, reprend Hugo. Il y a des génies neutres, comme Theophile Gautier. A l'autre extrême se trouvent les génies du bien, tels Lamartine, Georges Sand, Lamennais » — notons le divorce inattendu et définitif de Georges et d'Alfred.

Cette classification qui mériterait une analyse explicative, rejoint, en quelques points, celle que le poète et critique Antoine Orliac, a

adoptée pour les écrivains symbolistes qu'il divise en symbolistes noirs et en symbolistes blancs.

Je crois pouvoir dire que les poètes wallons, dont l'œuvre me révéla l'âme tendre et lumineuse de leur pays, auraient été, pour Victor Hugo, des génies du bien, comme ils demeurent des symbolistes blancs pour le critique contemporain.

Au sortir de l'adolescence, j'avais exploré les taillis, suivi les rivières, gravi les rochers de la Wallonie : ciels, frondaisons, sous-bois lumineux du reflet des eaux éblouies, la Beauté m'y était apparue, vêtue de cette clarté d'or qui pénètre les yeux du jeune homme d'une lumière qui le guidera vers la vieillesse.

La Wallonie m'avait révélé la musique ; voici que la parole assumait sur ses lèvres une chanson nouvelle que Verlaine, le grand Wallon, déjà, avait portée en France, transposée mais encore divine

« Voici des fruits, des fleurs... »

et que se disputeraient, comme ils en firent du pauvre Lélian, les génies du bien et du mal.

Messieurs, ce mouvement wallon, lors des belles fêtes célébrant le centenaire de la Jeune Belgique, apparut, un peu, je ne dirai pas sacrifié, mais réservé peut-être à une étude et à un éloge qu'on fera de lui.

Ce panégyrique mettra en la pleine lumière du soleil, qui pourrait être son emblème, la tranquille sérénité de sa stature, son lyrisme ardent, et la singulière pureté de son idéal ; sa simplicité qui est celle pour qui la poésie est comme un air respiré ; son verbe musical, que semble avoir rythmé cet archet qui prolonge et définit l'émotion de son geste séculaire.

La musique semble avoir suscité cette poésie Verlainienne, la plus délicate du parler de France.

C'est vous, mon cher Albert Mockel, qui, groupant vos amis, nous avez conviés vers le beau domaine dont vous étiez l'idéal seigneur. Mais bien qu'elle pût prétexter et justifier mon abord de la Belgique, par Liège, votre amitié n'a qu'une part seconde dans la démarche de ma pensée.

Parlant du symbolisme, c'est à ce foyer si ardent, dont vous fûtes

l'animateur que va, tout d'abord, l'attention de l'observateur rétrospectif.

Le mouvement de la *Jeune Belgique* nous représenterait, à la fois un naturalisme et un Parnasse, confondus en cette prise de possession magnifiquement tumultueuse que fut le renouveau littéraire de la Belgique.

Le mouvement de la Wallonie, alla, d'emblée, plus avant, et se développa sur le front le plus périlleux du symbolisme français.

Mon rôle n'est pas de refaire, ni de compléter l'histoire de votre littérature ; cette tâche est du domaine d'une critique de jour en jour mieux avertie.

Mais il m'est permis de noter que, vers 1888, les premières revues symbolistes de Paris : *Pléiade*, *Vogue*, *Revue indépendante*, avaient toutes cessé de paraître, ou avaient changé d'orientation comme de directeurs ; le *Mercur*e n'existait pas encore et fut d'abord assez peu mêlé au mouvement symboliste.

Pendant deux années environ, la *Wallonie* se trouva donc seule, ou à peu près seule, à continuer dans la Presse le bon combat. Ce groupe de la *Wallonie* avait été le foyer du symbolisme en Belgique. Nos meilleurs poètes de Paris le rejoignirent bientôt. Orienté, avec Albert Mockel et Pierre Olin, par Henri de Regnier, on peut dire qu'il devint bien l'un des plus lumineux foyers du symbolisme dans les lettres de France.

La revue ne cessa le combat qu'à l'heure de la victoire. Elle n'avait jamais voulu reconnaître qu'une seule littérature française : celle-là qui se manifeste comme une force universelle partout où la pensée trouve dans la langue française son expression la plus fine, la plus juste ou la plus éclatante.

Messieurs, — pour qui n'en a pas respiré l'atmosphère de décision grave, de certitude esthétique, de fermeté morale, d'insouciance pratique, de volonté sans impatience, vers une victoire implicitement certaine — il est difficile, j'imagine, de comprendre ce que fut ce symbolisme, que la critique, jusqu'aujourd'hui, n'a abordé que fragmentairement et sans grand esprit de synthèse. Devant une incompréhension concertée, certains des symbolistes eux-mêmes, après dix ans d'affirmation hautaine, avaient cédé aux invites séductrices d'assentiments flatteurs ; mais, dans le classement commun qui guette toute génération littéraire, les voici qui

reprennent rang au foyer commun et qui s'étonnent, peut-être, de trouver à leurs côtés d'apparents adversaires qui étaient symbolistes sans le savoir.

Car les écoles littéraires sont la matière préférée de la critique. On en arrive, en creusant le sens des termes utilisés dans ces jeux analytiques, à louer, non sans finesse, le classicisme des romantiques, voire le romantisme des classiques.

Ce n'est pas dans les raffinements de ces analyses que nous songerions à nous engager. Le Symbolisme dont nous retraçons, pour vous, quelques gestes, est celui que nous avons vécu.

Quelque temps anonyme, ce Symbolisme ne prit son nom historique que par le souci de se distinguer des suiveurs, déjà encombrants, ou de ces étourdis bruyants et loquaces qui surgissent et disparaissent aux caprices de la notoriété parisienne. On a fait état d'anecdotes plus ou moins authentiques, de mots plus ou moins spirituels ; on a noté, pour une prétendue mêlée symboliste, des assemblées de tavernes, des gestes de noctambules ; c'est là menue monnaie parisienne dont fait largesse la presse boulevardière.

N'oublions pas qu'Aloysius Bertrand fut, pour une saison, la figure la plus en vue du Romantisme. Souvenons-nous de la boutade de Hugo : le Romantisme, c'est un nom qu'on nous avait donné.

De fait, c'est Paul Adam qui nous choisit notre patronymique. Il le tira d'une phrase de Louis Ménard où il est question d'inscrire un dogme dans un symbole. Il ne nous restait que le devoir d'inscrire notre œuvre, encore future, dans le Symbolisme et de donner, ainsi, à ce noble vocable, un sens plus précis,

« un sens plus pur aux mots de la tribu ».

La force négative des obstacles que rencontre à ses débuts un mouvement esthétique en affermit pour ainsi dire la poussée, en concentre les premiers efforts : on se groupe normalement contre quelqu'un ou quelque chose.

Cet obstacle fut pour nous le Naturalisme qui s'en montra fort irrité. Emile Zola, auquel nous rendîmes toujours justice comme poète épique, crut que nous déformions sa réalité si peu réelle (ne fut-il pas un peu symboliste lui-même ?) il nous traita simplement d'empoisonneurs.

Edmond de Goncourt, dans son grenier, professait que la poésie

était la langue des peuples enfants, et interdisait sa future académie aux écrivains en vers.

Quand Victor Hugo fut livré aux pompes funèbres, ce fut, pour beaucoup, la mise au tombeau de la Poésie, qui ne devait pas lui survivre dans un monde désormais dominé par la science.

Mais nous avons en l'art et en la poésie une foi inébranlable de néophytes.

Tels tableaux mieux vus, la musique mieux écoutée, la sculpture mieux sentie, réclamaient un art littéraire, une haute et nouvelle expression poétique, dont la sagesse méticuleuse du Parnasse marquait mieux l'absence.

On se mit à l'œuvre sans arrière-pensée de réussite immédiate, voire de gloire lointaine ; et nous choisîmes nos maîtres en conséquence, parmi ceux qui, loin du bruit et de la réclame, se penchaient sur l'œuvre silencieuse. Ce redressement des valeurs fit scandale : n'affirmions-nous pas, en même temps qu'un certain dédain pour les situations acquises, notre admiration pour des écrivains réputés excentriques, voire un peu ratés !

Oui, on rééditait les Poètes Maudits : Tristan Corbière et les *Amours jaunes* ; la *Saison en enfer* de Rimbaud dont l'influence ne se révélera que chez Paul Claudel et la génération d'après-guerre ; Villiers de l'Isle-Adam, Léon Dierx, connurent tardivement la douceur des hommages de la jeunesse. Toute la Poésie y gagnait : nos aînés mêmes, les plus outrés de notre attitude, les Parnassiens, durent un renouveau de notoriété au retentissement même de nos algarades.

Donc, pour l'étonnement des uns, le scandale des autres, la jalousie de plusieurs, mais par un consentement tacite et presque unanime, Stéphane Mallarmé devint le maître du Symbolisme constitué. A Verlaine, que sa vie erratique et quelque peu excessive ne prédisposait pas à ce magistère, fut dévolu comme le rang de second consul ; il restait le poète suprême pour plusieurs, dont je fus.

Ici, il faut bien s'entendre : ce salon de Mallarmé, ne fut pas l'aboutissement du Symbolisme mais son point de départ. Ses hôtes sont des jeunes gens qui se cherchent et s'y rencontrent. C'est dans ce salon, pourtant, qu'aime à s'attarder une critique paresseuse, amie des anecdotes et du pittoresque ; alors que l'œuvre des habi-

tués de la rue de Rome, elle qui constitue la bibliothèque du symbolisme, est pour la grande part, postérieure à ces moments de disciplinat esthétiqué.

Mais si la trace même de l'enseignement direct du maître ne doit guère se retrouver que dans l'œuvre et dans l'esthétique d'un Paul Valéry, la marque profonde de la discipline morale qu'accepta, pour quelques années, l'élite de la génération 1885-1895, reste indélébile pour les fidèles ou les infidèles du Symbolisme. comme, soit dit sans irrévérence, celle d'on ne sait quel sacrement d'ordre esthétiqué, dont rien ne saurait oblitérer la vertu.

Que faisait-on rue de Rome ? Que trouvions-nous chez Stéphane Mallarmé ?

Trois classes se sont succédé autour de la lampe intime, j'allais dire sur les bancs de cette université idéale.

D'abord ce furent les aînés : les Dujardin (de la *Revue Indépendante* et de la *Revue Wagnérienne*) les Théodore de Wyzeva, les Paul Adam, les Jean Moréas, les Jules Laforgue, les Gustave Kahn, les Félix Fénéon.

La seconde division, très nombreuse, comprend les René Ghil, les Henri de Regnier, les Stuart Merrill, vous-même, mon cher Albert Mockel, André Fontainas, Georges Rodenbach, Ferdinand Hérold, Albert Saint Paul, nous-même, vingt autres.

Une troisième classe, avec Pierre Louys, Paul Fort, André Gide, Paul Valéry, Paul Claudel, Francis Jammes (ce dernier peu assidu) clôt le cycle.

Que faisaient là tous ces beaux esprits, ces belles intelligences, honneur des lettres françaises, dont le développement fera ressortir la diversité, et que ne semble grouper nulle idée commune, que n'unit aucune commune philosophie, aucun lien moral, voire de simple amitié ?

Messieurs, on enseignait rue de Rome, les conditions mêmes de l'art. On y méditait, diversement, cette simple vérité : il n'y a d'art, dans la haute acception de ce terme, sans un absolu désintéressement chez l'artiste. Vérité éternelle trop oubliée, en ce temps-là, ce temps de gros tirages et d'une réclame que n'auront dépassée que les débauches de la publicité contemporaine.

J'ai cru éclaircir ce dogme, naguère, pour un journaliste étranger.

Une œuvre d'art, lui disais-je, peut se vendre, rapporter de

l'argent ; une commande peut être l'occasion d'une œuvre et même en stimuler l'éclosion : tout poème, disait Goethe, est une œuvre de circonstance. Une date fixée, une convention signée, peuvent être d'un heureux effet sur la paresse souvent inféconde de l'artiste. Notons toutefois que Michel-Ange se refusait aux commandes, avec irritation. Car l'œuvre doit être conçue et exécutée sans autre préoccupation que d'elle-même. Si bien qu'un travail artistique fait avec le souci relatif de plaire au public, ou de gagner son argent, risque fort de n'être pas une œuvre d'art.

Cet enseignement, à base de stoïcisme, d'ascétisme intellectuel, d'orgueil et de droiture morale, n'admettait comme but que la perfection, celle à laquelle les dons et l'application d'un artiste peuvent lui permettre d'atteindre.

L'œuvre que poursuivait la chimère du Maître, à travers toute une vie de privations et de fierté, — nous le devinions par les aveux échappés à ses rêveries parlées — planait hors de la portée d'un cerveau humain ; et cette poursuite vaine, mais exaltante et sans faiblesse, le marquait, pour nous, du signe de la sainteté !

Bien des problèmes se proposaient à l'examen de ce tribunal intellectuel, où le monologue de Mallarmé était incité et soutenu par nos brèves répliques, souvent concertées ; la perspective infinie des possibilités de l'art s'ouvrait devant nos yeux clos.

Une étude nous sollicitait, dont les conclusions, préalables à toute expression, devait conditionner notre art : celle de sa forme même. Vous savez comment nous avons conclu à la liberté.

Ce fut une école, oui, de haute esthétique ; un stage de moralité littéraire, un lieu de retraite, une chapelle, si l'on veut : Paul Valéry a pu dire que nous avions manqué fonder une religion ; nous nous contentâmes d'avoir fréquenté un séminaire. Ainsi s'expliquait et la divergence future des voies des symbolistes, et leur union momentanée autour d'un maître commun, pour des heures de méditation diversement fécondes. C'est de la dispersion même des élèves de Mallarmé qu'éclôt l'œuvre, en dépit de tout, collective du Symbolisme.

Aussi bien, serait-ce, d'études monographiques consacrées aux plus illustres de ces disciples, que se détacheraient leur commune inspiration et le sens profond de ce mouvement.

La synthèse en sera aisée, si, au lieu d'aboutir au salon de la rue de Rome, on en fait un point de départ.

Un critique timide, lors d'une élection à l'Académie française, assurait que le candidat, symboliste notoire, n'avait fait que passer par le symbolisme. Anciens élèves de Mallarmé, Messieurs, nous en sommes tous là.

Dans cette concentration studieuse, puis, dans cet élan divergent et libérateur du grand mouvement français de la fin du siècle dernier, la Belgique eut sa part, large et belle.

Aujourd'hui que les fécondes polémiques sont oubliées, groupons pour un même hommage, les combattants si féroces et si généreux de la *Jeune Belgique*, de la *Wallonie*, du *Coq Rouge* ; tous ceux qui, soulevés par un même enthousiasme, ont donné le meilleur de leur intelligence, les plus belles années de leur jeunesse à cette lutte désintéressée pour un art qui le méritait bien.

Et félicitons-nous qu'un culte commun de la langue française ait pu nous créer, d'éléments si différents, une âme collective, diverse et frémissante ; affirmatrice de cette libération qui accroit et qui hausse la responsabilité de l'artiste, devant l'œuvre séculaire de la littérature française, où la taille d'une pierre, humble ou sublime, redan ou pinacle, lui fut prédestinée.

On a manifesté parfois en France quelque inquiétude que maints noms, de consonance d'outre frontière, figurassent au livre d'or du Symbolisme ; parmi eux, la Belgique a su inscrire les plus beaux. Or, l'universalité de la culture française ne s'affirme-t-elle pas, là, avec un nouvel éclat ? La création même de cette académie, où vous avez bien voulu me convier, ne souligne-t-elle pas, royalement, cette glorieuse vérité ?

Messieurs, j'achève.

J'ai parlé des poètes, mais les poètes, eux, parlent pour tous. Cette responsabilité qu'assume le poète, n'a de but que d'atteindre votre émotion intime, dont l'ébranlement, aux minutes propices, vous haussera, en sympathie, au niveau de son lyrisme ; à vous donc de créer l'efficacité, de justifier la longue et douloureuse élaboration de l'œuvre commune.

On ne lit pas les poètes, disait tristement Barrès qui en nourrissait sa pensée et son style.

Est-ce bien vrai ? Je ne le crois qu'à moitié : on citerait des

exemples insoupçonnés d'une poésie tardivement découverte, illuminant, soudain, une existence, jusque là spirituellement obscure et sans haute joie ; l'ombre de Gœthe, après cent ans, plane, plus lumineuse selon son vœu suprême.

La Poésie étend son domaine ; ne venez-vous de fêter magnifiquement vos Poètes ?

Mais aux poèmes, force virtuelle de beauté et de joie, pour qu'en éclore la fleur émotive, la fleur qui chante, il faut un lecteur, une lectrice, complice, co-créateur de ces incantations. Ne faut-il ouvrir les yeux pour voir un tableau ? Ne faut-il prêter l'oreille pour entendre une symphonie ?

» Chacun doit mériter sa joie ».

L'immense jardin de la poésie s'étale devant nos pas.

« Mais la fleur ne se tend qu'aux mains éprises d'elle ».

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges

- MM.** Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
Emile BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles
Gustave CHARLIER, 29, square Vergote, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).
Henri DAVIGNON, 176, rue de Trèves, Bruxelles.
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et-Oise) France.
Jules FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.
Georges GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, 38, rue François-Stroobant, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile-Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa «les Abeilles», Les Baumettes, Nice.
Georges MARLOW, 528, avenue Brugmann, Bruxelles.
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S. et O.).
Georges RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, 46, boul. Général Jacques, Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix-Delhasse, 24, Bruxelles.
Georges VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers

- MM.** Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada)
- M^{me}** DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
- MM.** J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons. 4, Strasbourg.
Brand WHITLOCK.
Emmanuel WALBERG, Université de Lund (Suède).
Francis VIELÉ-GRIFFIN (Paris).

PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE

Communications

Charles Van Lerberghe. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par Jules FELLER.

La langue scientifique en Belgique, par Albert COUNSON.

Le Premier « Tartuffe », par Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par Albert COUNSON.

Michel-Ange, par Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par Hubert KRAINS.

Qu'est-ce que la civilisation ? par Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par Gustave CHARLIER.

Ronsard et la Belgique, par Gustave CHARLIER.

De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française, par Albert COUNSON.

L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par Georges DOUTREPONT.

Les Classiques jugés par les Romantiques, par Georges DOUTREPONT.

Autour du « Premier Tartuffe », par Gustave CHARLIER.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargal », par Servais ETIENNE.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.

Charles De Coster, par Joseph HANSE.

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.

Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.

Textes anciens

Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.

La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.